

Ivan Adriano LICCIARDI, *Parmenide trådito, Parmenide tradito nel Commentario di Simplicio alla Fisica di Aristotele. Saggio introduttivo, Raccolta dei testi in greco, Traduzione e Commentario*

Philippe Soulier



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/1089>

DOI : 10.4000/philosant.1089

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2018

Pagination : 283-286

ISBN : 978-2-7574-2372-1

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Philippe Soulier, « Ivan Adriano LICCIARDI, *Parmenide trådito, Parmenide tradito nel Commentario di Simplicio alla Fisica di Aristotele. Saggio introduttivo, Raccolta dei testi in greco, Traduzione e Commentario* », *Philosophie antique* [En ligne], 18 | 2018, mis en ligne le 01 novembre 2018, consulté le 03 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/1089> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.1089>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

mais aussi politique, en rupture avec la poésie épique de son temps.

Le dernier chapitre, « la Discorde, le poète et la création poétique », réintroduit Νεῖκος, le principe antagoniste de l'Amour, que l'auteur avait délibérément écarté de l'analyse (p. 114) sauf lorsque le propos l'exigeait, car ce principe semblait ne jouer aucun rôle dans le processus de création poétique. Or de même que l'Amour a besoin de la séparation préalable par la Haine pour accomplir son œuvre, de même la création poétique présuppose un moment analytique de déconstruction de la poésie antérieure. Examinant la relation entre Haine et μᾶνιν, l'auteur propose une interprétation du fr. 115 sur l'exil du démon. Il en conclut que le poème religieux des *Catharmes* invite à lire le poème physique comme une compensation du crime perpétré par le démon qui s'est voué à Νεῖκος, en ce qu'il expose la nature véritable des choses et rend justice aux six principes divins de l'univers. La conclusion générale récapitule en quoi le projet original d'Empédocle « s'inscrit dans une triple remise en cause des constructions intellectuelles qui le précèdent : de la poésie antérieure, de la prose et de la poésie philosophique » (p. 741).

Cet ouvrage atteint son ambition, montrer l'unité indissociable entre véhicule poétique et pensée, par la mise en évidence des homologues entre forme et contenu qui en sont la manifestation épiphénoménale. On pourrait regretter que l'intertextualité poétique, de grande ampleur et profondeur, reste privilégiée par rapport à l'intertextualité philosophique, et que l'étude du « dispositif signifiant », si elle est évidemment nécessaire à la compréhension et permet d'éliminer certaines interprétations, soit parfois vue comme suffisante à la saisie du sens (par exemple quand l'auteur rejette les analyses de M. Rashed liant les fr. 84 et 100 à Perséphone / Nestis). Mais ce livre très riche et stimulant constitue à n'en pas douter une source de référence pour les études empédocléennes.

Anne-Laure THERME

Ivan Adriano LICCIARDI, *Parmenide tradito, Parmenide tradito nel Commentario di Simplicio alla Fisica di Aristotele. Saggio introduttivo, Raccolta dei testi in greco, Traduzione e Commentario*, Sankt Augustin, Academia Verlag, 2016 (Symbolon, 42), 571 p., ISBN : 978-3-89665-691-9.

Ce livre substantiel interroge la présence et le rôle de Parménide dans le Commentaire de Simplicius à la *Physique* d'Aristote. Il se compose d'un essai introductif, suivi d'un recueil offrant le texte grec de cinquante-trois passages du Commentaire où Simplicius se réfère à Parménide, d'une traduction italienne de ces passages judicieusement annotée, d'un commentaire analytique détaillé de ceux-ci, d'une bibliographie et de trois *indices*. Les passages recueillis ne sont pas de simples citations parméniennes, mais des exégèses qui permettent de comprendre quel sens Simplicius donne aux fragments qu'il transmet. Pour le texte grec, Licciardi suit l'édition établie par Diels, avec des aménagements ponctuels justifiés dans ses notes. On attend encore à ce jour la réalisation d'une nouvelle édition critique, pour laquelle des projets sont en voie de concrétisation. L'essai introductif est ample dans sa visée et synthétique ; ses notes fournissent les références bibliographiques utiles pour approfondir les perspectives évoquées. Par ailleurs, le commentaire complète ces indications par d'autres références aussi précises qu'abondantes. Cet instrument de travail de premier plan est rendu d'autant plus maniable que les principaux résultats théoriques de l'essai sont spécifiquement articulés à la présentation des textes exposés par la suite, grâce à un précieux épilogue (p. 77-88).

Dans la mesure où l'essai rassemble les principaux thèmes et les problèmes que le commentaire étudie de façon plus analytique, nous en résumons ici le contenu. L'auteur entend montrer que l'interprétation de Parménide offerte par Simplicius consiste en une réélaboration réflexive de la critique aristotélicienne de l'Éléate, à la lumière de la tradition néoplatonicienne. Afin de situer la spécificité de l'interprétation de Simplicius, il interroge d'abord le statut de Parménide dans l'histoire de la philosophie entre Aristote et le néoplatonisme tardo-antique. Il y identifie deux moments hétérogènes : de l'hellénisme à Plotin exclus, puis dans le néoplatonisme antérieur à Simplicius.

Dans la première période, la tradition doxographique livre une image simplifiée de Parménide, dépendant d'abord des *Opinions des physiciens* de Théophraste, donc indirectement d'Aristote. Mais le témoignage du platonicien Plutarque de Chéronée, relativement indépendant de cette tradition, opère un véritable tournant. Dans l'*Adversus Colotem*, il soutient que Parménide, en affirmant que l'être est un du point de vue de la connaissance intelligible, n'a pas nié ou méconnu l'existence du monde sensible, mais en a au contraire indiqué les principes propres, la lumière et l'obscurité, et les a situés dans un domaine gnoséologique spécifique, celui de l'opinion. Parménide aurait ainsi anticipé Socrate et Platon en distinguant deux régions de l'être, le νοητόν et le δοξαστόν. C'est la première attestation d'une platonisation explicite de l'Éléate.

La seconde période est inaugurée par Plotin. L'exposé donné par le *Traité* 10 (ch. 8, 15-24) repose sur l'exégèse du fragment 28B3DK : penser et être sont la même chose. Selon Plotin, cette affirmation fait coïncider l'être avec l'intellect et le soustrait au domaine sensible. L'être-un de Parménide est toutefois multiplicité, car il porte en lui les marques de la dualité de l'être et de la pensée : même si ceux-ci coïncident en une identité dynamique, ils ne peuvent exprimer l'unité en un sens plus pur, celle de l'Un supra-essentiel. À travers l'être-un, Parménide a connu la « seconde nature », mais c'est à Platon qu'il revient d'avoir séparé avec une plus grande rigueur, dans le *Parménide*, le premier Un (l'Un au sens propre) et l'intellect un-multiple, *i.e.* l'être parménidien dont l'unité est ainsi pensée comme dérivée, inférieure à l'unité pure et absolue du Premier. L'interprétation du poème de Parménide croise désormais la réception du *Parménide* de Platon.

De fait, Proclus, dans son *Commentaire sur le Parménide*, identifie l'être, objet de la première partie du poème parménidien, et l'un-qui-est de la seconde hypothèse du dialogue platonicien. Il peut même affirmer que le Parménide historique a été conscient de l'existence de l'Un imparticipable, supérieur à l'être et imprédictible, comme le laissera soupçonner ensuite Simplicius lui-même (*In Phys.* p. 100, 22-23 et p. 147, 12-16, que Licciardi commente p. 380 et p. 439). Avec une certaine violence conceptuelle, Parménide est présenté comme un philosophe de l'uni-multiplicité plutôt que du monisme absolu : nulle négation de la pluralité chez lui ! C'est pourquoi le *Sophiste* interfère dans cette discussion : pour les néoplatoniciens, Platon n'y accomplit aucun parricide et loin de réfuter l'éléatisme, l'intègre dans sa philosophie. Le vers parménidien présentant l'être à l'image d'une sphère bien ronde (28B8, 43-44 DK) est en effet cité par l'étranger d'Élée dans le *Sophiste* (244e3-4). Selon Proclus, cela prouve que l'être-un de Parménide (l'un-qui-est du *Parménide* de Platon) est une totalité qui contient en soi la multiplicité intelligible, mais n'est pas l'Un vrai (voir aussi la *Théologie platonicienne*, III, 20, p. 67, 27 *sq.* Saf.-Wes.). Enfin chez Damascius, le maître de Simplicius, l'être parménidien est identifié à l'Unifié, c'est-à-dire à un niveau de réalité unitaire en un sens qui n'est ni propre ni originaire, puisqu'il comprend en lui-même la pluralité totale de l'être non encore déployée. Réalité intermédiaire entre l'Un et les plusieurs, il occupe, sous le Principe absolument ineffable et transcendant, un niveau ontologique tiers après

l'Un-Tout et le Tout-Un. L'interprétation néoplatonicienne de Parménide correspond donc en un sens à l'histoire de sa trahison. En identifiant l'être parméniénien à la seconde hypostase, les néoplatoniciens l'ont forcé à entrer dans une grille conceptuelle totalement étrangère à la logique du poème : celui-ci tirait l'unité de l'être de la notion de l'identité pure, mais cette unité, depuis Plotin, est réélaborée, voire renversée en la notion d'unicité. C'est en cela que Parménide est à la fois transmis (*tradito*) et trahi (*tradito*) dans sa réception néoplatonicienne.

Nous pouvons désormais situer l'interprétation donnée par Simplicius, qui comprend l'être parméniénien à travers Proclus et Damascius. Elle est essentiellement déployée dans le commentaire de la *Physique* I, 2-3, où Aristote semble réfuter la doctrine de Parménide (et de Mélissos) au motif qu'elle aboutit à supprimer la nature. En réalité, pour Simplicius, aucune suppression de ce type n'a lieu chez Parménide, mais bien plutôt une articulation de l'enquête selon les deux points de vue de l'intelligible et du sensible. La nature est étudiée dans la section du poème consacrée à l'opinion, qui préfigure la physique aristotélicienne par le rôle qu'elle assigne aux contraires (*In Phys.* p. 31.10-12, 34.14-15, 39.13 *passim*). En revanche, quand Parménide, dans la section du poème concernant la vérité, affirme que l'être est un et immobile, il ne se réfère pas à l'ordre phénoménal, mais à l'ordre intelligible qui constitue le *terminus ad quem* du pensé (*In Phys.* p. 144.24-25). Parménide selon Simplicius a conçu l'être-un comme une unité intelligible contractée (συνηρημένη νοητῆ ἕνωσις, *In Phys.* p. 34.19). Cette unité où l'intellect et ses objets sont identiques est antérieure à leur déploiement achevé sous forme de multiplicité différenciée, laquelle correspond au niveau intellectif (νοερόν) et constitue l'objet véritable de l'enquête du *Sophiste*. Quant à l'image de la sphère, là encore, elle a une importance cruciale pour fixer le rang ontologique de l'être-un parméniénien : c'est un artifice poétique, qu'à l'instar de l'image de l'œuf argenté évoqué par Orphée (*In Phys.* p. 146.29-147.2) il ne faut pas comprendre en un sens littéral et physique.

Pour Simplicius, l'interdiction parméniénienne de dire ou de penser le non-être reste donc valide dans le domaine de l'intelligible, mais non dans le domaine de l'intellectif. Platon critique seulement une manière erronée de comprendre le monisme de Parménide. Il n'a critiqué l'Éléate qu'en apparence : en réalité, il en a reconnu la profondeur (*In Phys.* p. 36.31-32), car Platon exprime de façon claire ce qui était encore indiqué sous un mode obscur ou énigmatique chez certains Anciens, en particulier chez Parménide. De même, Aristote dans la *Physique* ne veut pas réellement critiquer l'Éléate, mais seulement montrer, comme Parménide lui-même l'avait estimé, que l'être-un n'appartient pas à l'ordre de la nature (*In Phys.* p. 37.4-6). L'hypothèse exégétique de fond de Simplicius est donc que les critiques de Platon et d'Aristote contre Parménide ne sont qu'apparentes, dans la mesure où ces philosophes, conscients du caractère énigmatique du mode d'expression des Anciens, ont entendu prévenir, dans un but didactique, les contresens susceptibles d'être commis par des auditeurs ou des lecteurs superficiels.

Pour finir, sans doute faudrait-il nuancer les affirmations de l'auteur lorsqu'en conclusion de son essai, confrontant le commentaire de Simplicius à celui de Philopon, il affirme que ce dernier se fixerait pour simple but d'interpréter strictement le texte d'Aristote, là où le commentaire de Simplicius, au contraire, « pourrait presque être considéré comme un traité de philosophie si l'on pouvait faire abstraction de la structure du commentaire » (p. 73). En réalité le commentaire de Philopon demande encore à faire l'objet d'une investigation scientifique approfondie, qui pourrait battre en brèche certaines représentations admises. D'autre part, l'« abstraction » qu'évoque l'auteur ne nous paraît pas légitime, dans la mesure où l'activité philosophique telle que la conçoit Simplicius ne commence pas au moment où, rompant avec une exégèse jusqu'alors

impersonnelle, le philosophe s'affirmerait enfin tel qu'en lui-même dans ses *excursus*, débarrassé de sa chrysalide de commentateur : chez Simplicius, c'est d'abord à travers l'activité exégétique elle-même que le sens philosophique se donne à saisir, avant de venir à être réfléchi pour lui-même. À cet égard, le recueil de textes simpliciens que Licciardi nous offre si remarquablement présenté, annoté et expliqué, constitue lui-même le paradigme d'une véritable articulation organique entre la minutie d'une exégèse et la fécondité d'une inspiration.

PHILIPPE SOULIER
CENTRE ATLANTIQUE DE PHILOSOPHIE (CAPHI), NANTES

Stéphane MARCHAND, Pierre PONCHON, *Gorgias* de Platon suivi de *Éloge d'Hélène* de Gorgias, traduction, introduction et notes, Paris, Les Belles Lettres, 2016, 399 p., ISBN: 9782251446028.

Le catalogue des Belles Lettres s'est enrichi en 2016 d'une nouvelle traduction de deux œuvres parmi les plus importantes de la philosophie et de la rhétorique, le *Gorgias* de Platon et l'*Éloge d'Hélène* de Gorgias, réunies dans un volume unique, accessible, dense, et riche d'un notable travail de synthèse. Cette traduction en langue française rejoint donc celles d'É. Chambry (1912), d'A. Croiset (1923), de L. Robin (1940) et de M. Canto (1987) pour le *Gorgias*, et celles de J.-L. Poirier (1988), de B. Cassin (1995) et de M.-L. Desclos (2010) pour l'*Éloge d'Hélène*. La réunion des deux œuvres en un seul et même volume est en soi une nouveauté que les auteurs justifient, de façon subsidiaire, par le fait que l'*Éloge d'Hélène* « peut permettre de comprendre le cadre général du *Gorgias* » (p. 348). Une subordination à notre sens discutable qui imprimera, comme nous le verrons, ses marques dans la traduction du discours épидictique.

L'ouvrage se compose de deux parties consacrées respectivement au dialogue platonicien et au discours du sophiste, parties organisées de manière homologue et comprenant chacune une introduction, un plan, des remarques sur la traduction et la traduction à proprement parler. Le volume se clôt sur un tableau de quatre pages, en annexe, fournissant au lecteur les principaux repères chronologiques nécessaires à la compréhension des références qui émaillent le *Gorgias*, ainsi qu'une table des matières et une bibliographie structurée. Cette dernière s'étend sur dix-sept pages et comprend cent quatre-vingt-quatre titres ; elle reprend l'essentiel des publications en français, anglais et italien et laisse la part belle aux publications récentes. Les auteurs auraient pu favorablement ajouter à cette liste de choix quelques ouvrages en allemand, pour n'en citer que deux : la récente traduction commentée de J. Dalfen (*Platon Werke, Übersetzung und Kommentar, VI. 3, Gorgias, Übersetzung und Kommentar* von Joachim Dalfen, Göttingen, 2004) ou bien encore les travaux de T. Kobusch et tout spécialement son récent article intitulé « Wie man leben soll : Gorgias » (dans T. Kobusch and B. Mojsisch hrsg., *Platon : seine Dialoge in der Sicht neuer Forschungen*, Darmstadt, 1996, p. 47-63). On ne conseillera que trop, à l'heure où paraîtra cette recension, de consulter également, à titre complémentaire, la bibliographie de P. Gardeya (*Platons Gorgias : Interpretation und Bibliographie*, Würzburg, 2007).

La partie consacrée au *Gorgias* de Platon s'ouvre sur une longue introduction occupant à elle seule, avec ses cent cinq pages, plus d'un quart du livre. Elle est rédigée de façon claire et précise et donne un aperçu tout à fait limpide et exhaustif de l'ensemble des éléments nécessaires à un lecteur non spécialiste pour aborder le texte de Platon. Les auteurs y traitent de l'objet, des caractéristiques et des enjeux du dialogue, ce qui les amène à classer ce dernier, au sein du *corpus Platonicum*, parmi les dialogues dits